

“Koulounisation” ou les méandres du sens

Scènes Avec la linguistique pour fil dramaturgique, Salim Djaferi signe une pièce passionnante, savante, limpide.

Critique Marie Baudet

Il en avait révélé une étape – déjà très aboutie – en décembre 2020, lors de l'édition restreinte du festival Francophoniques, à Avignon. Fraîchement créée aux Halles de Schaerbeek, la nouvelle version de *Koulounisation* sera de retour aux Doms le 9 décembre prochain, après une halte marseillaise en novembre.

Depuis la présentation à Épiscène, Salim Djaferi a rencontré d'autres personnes, étoffé l'écheveau déjà touffu de sa recherche. “J'ai notamment fait la connaissance d'un Syrien, directeur d'un théâtre du Off, très érudit et fin connaisseur de l'arabe classique”, raconte le performeur et metteur en scène. Une porte d'entrée de plus pour l'enquête phonético-linguistique de Salim, né à Villepinte, en région parisienne, de parents nés en Algérie française.

Acteur-enquêteur-orateur

Parmi les fils qu'il démêle dans *Koulounisation*, le trajet de ses ascendants se raccroche à celui de l'histoire franco-algérienne, sans s'y limiter pour autant. La vague coloniale fut énorme et multiple. Joué en Belgique, ce spectacle suscite, sous des questions semblables, d'autres échos. Si parler de sa propre famille n'était en rien une fin en soi, Salim Djaferi avait pour la scène un “besoin de matérialité”. À travers des papiers, entre autres, son enquête se concrétise à la fois sur le fond et la forme – dans une scénographie conçue par Silvio Palomo et transformée en direct.



Un fil démêlé puis tendu, un pupitre bricolé en direct, une bouteille, une éponge : étapes de “Koulounisation”.

Comment dit-on colonisation en arabe? Cette question liminaire permet à l'acteur-enquêteur-orateur d'entraîner le public dans une sarabande de vocables dont les significations s'enchaînent, rebondissent, mettent en perspective l'histoire des nations, des luttes, des révolutions. Mais aussi de l'art, de la littérature. Voire encore de l'humain ordinaire aux prises avec la machine socio-économique.

Savante et documentée, la proposition de Salim Djaferi se révèle aussi d'une limpidité absolue,

sans rien céder au simplisme. Et sous-tendue d'un humour qui jamais ne l'affaiblit. “J'aimais bien cette idée: l'ambition quasiment démesurée d'un grand spectacle décolonial, mais en partant d'un mot, de s'en étonner et d'y travailler pendant deux ans”, confie-t-il.

Créé avec la complicité de Clément Papachristou (assistant à la mise en scène) et d'Adeline Rosenstein (dramaturgie), *Koulounisation* ose empoigner un sujet vertigineux et douloureux, que l'outil linguistique offre d'aborder non sans révolte mais avec calme, curiosité, empathie, intelligence – celle qui relie le cœur et l'esprit.

Comment dit-on “colonisation” en arabe?

Les voies, les voix et les creux de “Laboratoire Poison”

À cinq jours de la première de *Laboratoire Poison* à Bruxelles, deux de ses interprètes sont retenus au Congo. Visas refusés à Michael Disanka et Christiana Tabaro. Adeline Rosenstein ne cache pas sa colère devant les “chaînes hiérarchiques à l'œuvre dans ce qu'on croit être un État de droit”, et “cette nouvelle insulte raciste, colonialiste”.

Aussi l'autrice, actrice et metteuse en scène – révélée chez nous par l'imposant, sobre et passionnant *Débris Ravage* – décrit-elle d'abord son nouvel opus comme “un spectacle en trois parties dans lequel il manque des gens: Olindo Bolzan, acteur et compagnon qui nous a quittés en mai 2020, après la première partie, et les amis de Kinshasa, entravés dans leur droit de circuler. Donc avec des personnes pour doubler les absents.”

Processus long

“Laboratoire est un mot qui nous aide à justifier la nécessité du processus long”, sourit notre interlocutrice: re-

cherche, approfondissement, étapes scéniques, mûrissement mouvant caractérisent son théâtre. Documentaire? “J'essaie de faire un spectacle qui permette à ceux et celles qui y participent de répondre aux questions sur un sujet donné, mais aussi sur ce que le théâtre lui-même pourrait tenter pour donner prise sur ce sujet.”

Les questions qui la traversent ici sont “l'effacement; l'histoire en tant que vérification des faits, récit du passé; le décalage entre le savoir et cet océan qui s'appelle la mémoire, ce fatras de souvenirs, de récits hérités, de préjugés”. Sans oublier “l'autre fatras que trimballe le théâtre en soi. Cette culture quand même particulière: être assis, en rangs organisés, regarder du même côté, en silence, des gens qui parlent trop fort – où dans un micro relié par un fil à un boîtier dans leur dos...”

Le théâtre, dont Adeline Rosenstein questionne sans relâche les modalités, est certes “la promesse d'une pensée partagée collectivement, avec un public”, mais aussi, “quand on



ANNAH SCHAEFFER

“Un aller-retour entre questions historiques et place du théâtre: voilà l'endroit du documentaire dans ma réflexion, avec toute l'équipe.”

Adeline Rosenstein

Conceptrice et metteuse en scène de “Laboratoire Poison”

parle de colonisation, le fer de lance de la propagande militaire pour ses opérations dites de pacification”.

Résistance et trahison

Dans ce nouveau chantier de déconstruction et d'exploration, la créatrice et ses complices scrutent à travers l'histoire – de 1943 au début des années 1970 – le glissement de la résistance à la trahison. “J'appelle Poison ce goutte-à-goutte des petits arrangements, ces compromis faits par “intelligence”, qui ont un effet retard délétère. Où on se retrouve un beau jour dans le camp ennemi. Grâce à des documents historiques, on a reconstitué la glissade fatale de résistants qui deviennent collabos.” Un phénomène observé ensuite au moment des “mouvements de libération des pays d'Afrique sous le joug colonial”.

M.Ba.

→ Bruxelles, Halles de Schaerbeek, du 13 au 15 octobre – 02.218.21.07 – www.halles.be